

Enivrantes caresses

I Enivrantes caresses.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

8^oY²

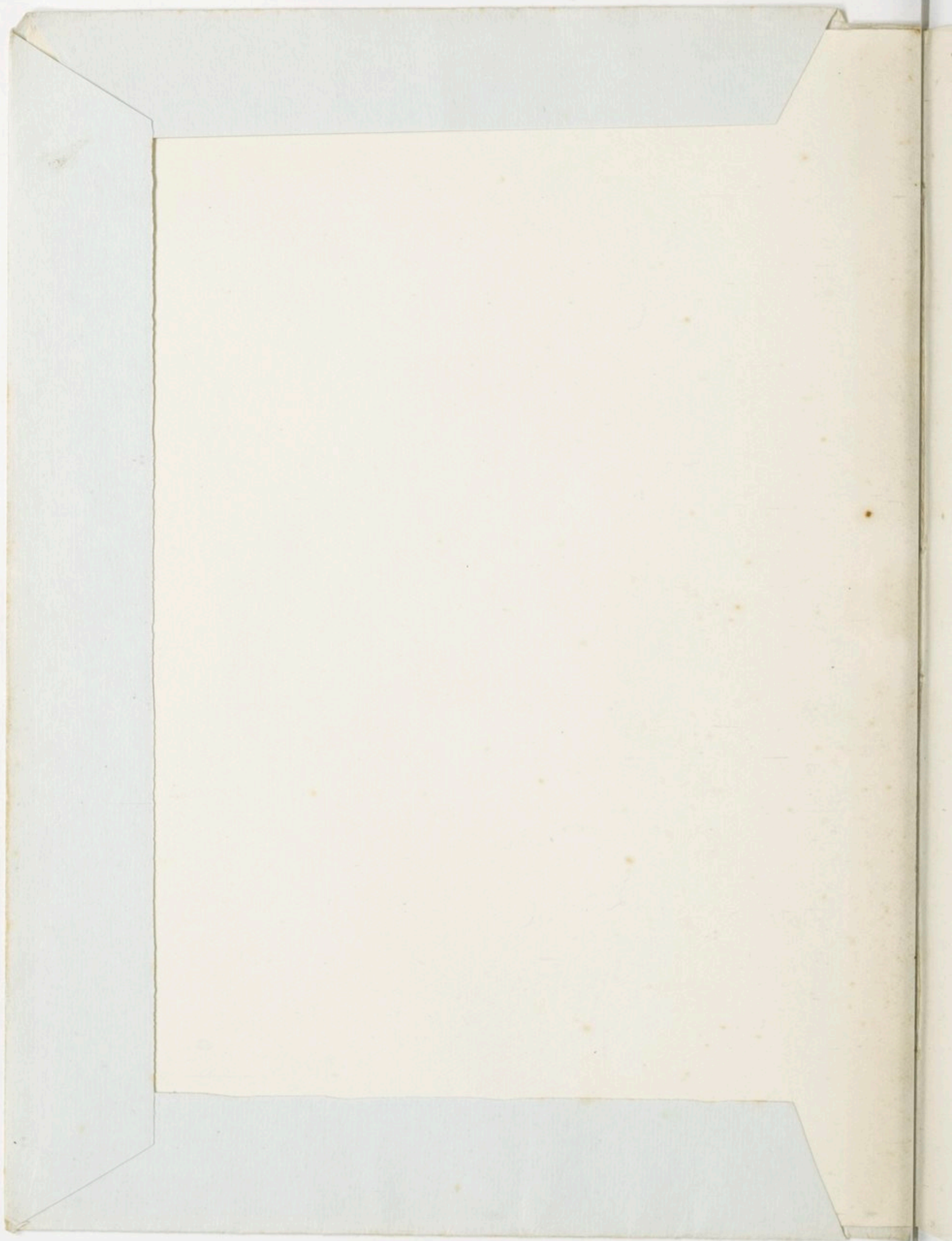
90000

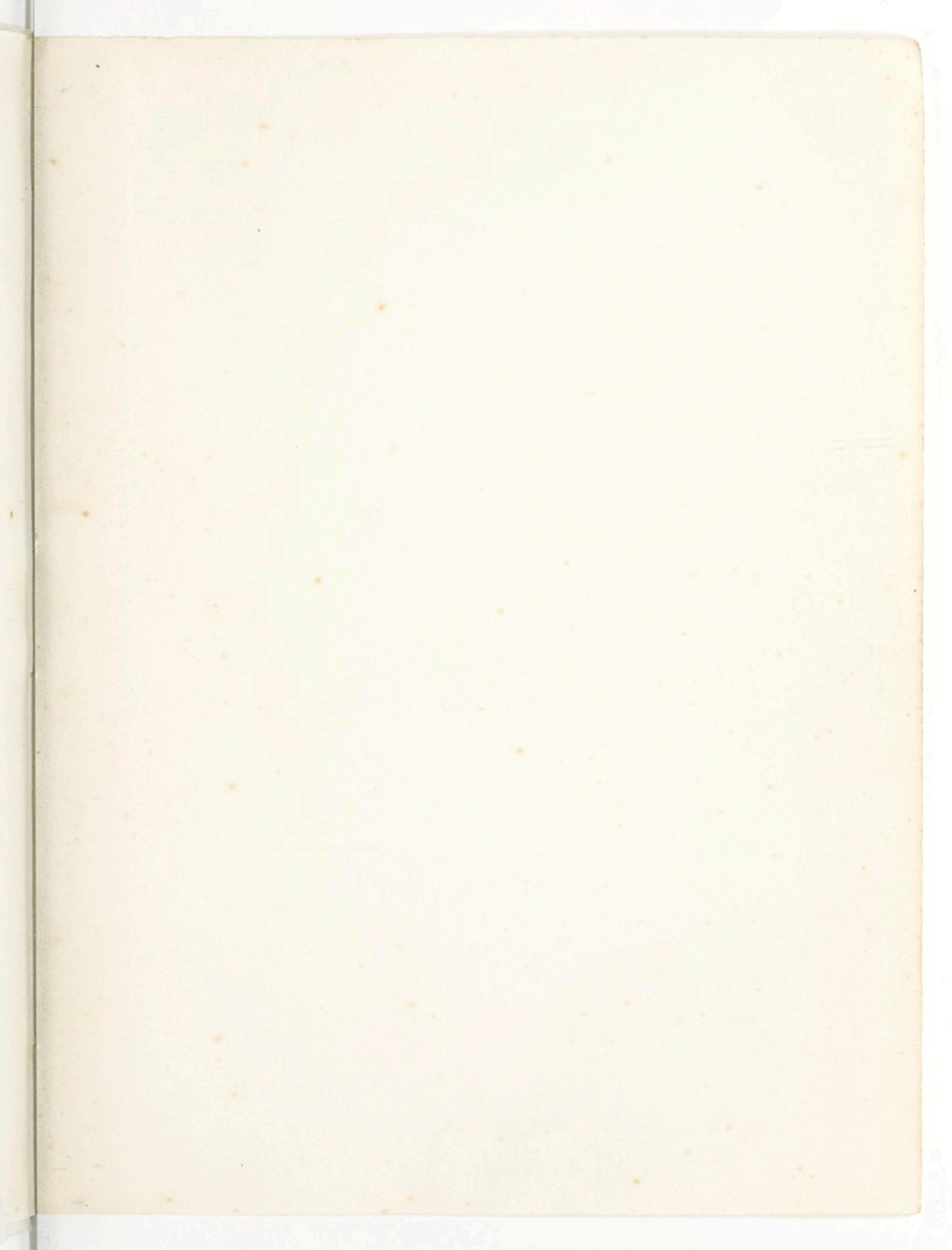
(12111)

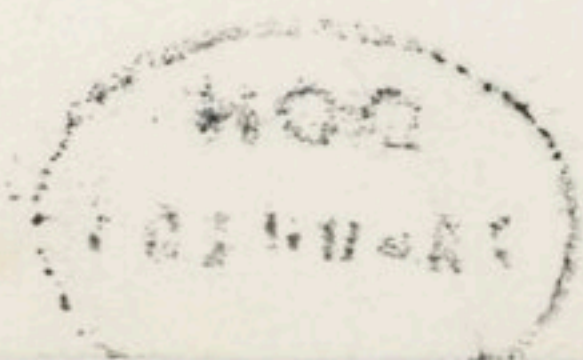
Enivrantes

Caresses.









Enivrant Caresse.



DON
75-00453
(281)

F 128/76



Je Retrouve un Amant.

Il y avait une petite pièce à côté de notre salon, qui n'avait pas d'autre porte que celle par laquelle elle communiquait avec le salon : cette pièce avait été aménagée pour un boudoir où je venais écrire, et mon mari l'avait choisie comme une chambre convenant très bien pour y prendre mes leçons.

« En conséquence, je me tins là attendant l'heure de son arrivée; il fut très exact. Il se fit annoncer, et je donnai ordre au domestique de le faire entrer. Volontairement, je m'étais assise le dos tourné à la porte, occupée en apparence à écrire, comme si je ne m'étais pas aperçue de son approche, jusqu'au moment où j'entendis se fermer la porte du salon. Je me levai alors, me tournai et tendis ma main en souriant. Il tressaillit de surprise, mais s'avançant immédiatement, il déposa gaillamment un baiser sur la main que je lui tendais.

« — J'espère que vous n'êtes pas désappointé en voyant quelle est celle qui va devenir votre élève ?

« — Oh ! non, certainement non ! Je ne vous connaissais pas sous votre nom de femme, mais je suis si heureux de renouveler une connaissance qui promettait à un certain temps de devenir si charmante...

« — Arrêtez, signor, je suis mariée maintenant, et il est nécessaire d'être très prudent. Je ne puis

80 y 2

90000.

(1244)

nier que je suis très heureuse de renouveler connaissance avec vous, mais nous devons être très réservés. Asseyez-vous à côté de moi et soyez raisonnable.

« — Raisonnable ! à côté d'une personne que j'ai tant aimée et sur laquelle je fondais tant d'espérance ! Oh ! chère madame Egerton, vous n'allez certainement pas me traiter comme un simple professeur ? Vous me rendriez trop malheureux si vous agissiez ainsi. Comment puis-je ne pas admirer celle que j'ai tant aimée et de laquelle j'espérais tant de bonheur bien longtemps auparavant !

« Alors, s'emparant de ma main, il passa son autre bras autour de ma taille, m'approcha de ses lèvres, et, je dois avouer que je lui rendis son ardent baiser. Tu te rappelles combien il est beau et combien l'expression de son regard était douce et caressante ? Eh bien, ma chère, pour arriver de suite au dénouement, j'étais tellement excitée que je m'aperçus à peine qu'il avait passé sa main sous mes jupons et qu'il s'était emparé de ma motte. Mes passions étant excitées et sachant que je n'avais pas à craindre le retour de mon mari et aussi que j'avais donné des ordres sévères pour ne jamais être dérangée pendant mes leçons d'italien, je me livrai entièrement aux désirs du comte.

« Sans me laisser le temps de me reconnaître, le comte était déjà à mes genoux devant la chaise basse sur laquelle j'étais assise. Il avait relevé mes jupons, et je sentis une pine dure et excessivement longue se ruer dans mon con et commencer l'action

la plus amoureuse. Par le fait, il me prit d'assaut (mais je dois avouer que ce fut sans résistance de ma part), et se hâta de s'assurer d'abord la forteresse; de sorte que je fus pinée très rapidement, ce qui n'éteignit pas le feu qu'il avait allumé dans moi. Depuis il s'est excusé de sa précipitation, disant qu'il voulait d'abord s'assurer de ma possession avant que je ne fasse aucune résistance, de manière à être certain d'avoir plus tard plus de facilités pour nos amusements et nos rencontres. Ce jour-là, il ne fut pas question de leçon, mais il m'enfila une deuxième fois et il fit son possible pour me procurer la plus délicieuse des jouissances, ce à quoi il réussit parfaitement.

» Par le fait, ma chère Elise, c'était la première fois que je jouissais réellement comme nous nous l'étions imaginé. Nous nous entendîmes sur la ligne de conduite à suivre pour ne nous compromettre ni l'un ni l'autre; puis, peu de temps après, nous jouîmes encore une fois. Assis sur une chaise, les jambes bien écartées, il me fit mettre à cheval sur lui et m'abaissa sur sa pine excessivement raide.

» J'avais essayé cette position, moi étant à genoux au-dessus de mon mari étendu sur le dos. mais elle ne vaut pas le coup du baisage sur la chaise; on peut mieux se lever et s'abaisser de dessus les pieds que de dessus les genoux; de plus, l'homme est plus près de votre figure, et l'on peut mieux s'enlacer mutuellement: cependant, les deux manières ont leurs charmes. J'observai qu'à diffé-

rentes reprises, le comte étant sorti de son trou, avait essayé de pénétrer dans le petit orifice que tu décris d'une manière si amusante. Je croyais que c'était par accident, et en le remettant dans le bon endroit, je me moquais de sa maladresse : mais après avoir lu ta délirante lettre, je commence à croire qu'il voulait réellement y pénétrer sans oser me l'avouer.

» Je dois te confesser que nos rencontres amoureuses et furtives à la maison, commencèrent à ne plus nous satisfaire, aussi le comte s'était arrangé pour avoir à notre disposition une maison particulière. Un après-midi, je sortis pour faire des emplettes, et j'entrai dans un grand magasin de costumes. Laissant ma voiture à la porte, je montai les escaliers, fis quelques achats sans importance, payai et les laissai, disant que je reviendrais les prendre dans une heure.

» Descendant alors par un autre escalier et prenant une voiture, je rejoignis mon amant à l'endroit où il m'attendait. Nous mettant alors entièrement nus, nous jouîmes tous les deux le plus lubriquement possible et fîmes toutes sortes de cochonneries.

» Quand nous fûmes satisfaits, je pris une autre voiture que je quittai au bout d'un certain temps pour retourner à pied au magasin où je pris mes paquets, et regagnai mon équipage. De cette manière nous évitions tous les soupçons.

» Depuis que j'ai reçu ta délicieuse lettre qui m'a mis l'imagination en feu, nous nous sommes

rencontrés trois fois, et j'ai saisi l'occasion de goûter les douceurs de l'autel voisin de celui qui appartient légitimement à Vénus. Après avoir été foutue deux fois par le comte, je lui tournai mon derrière comme si je désirais le recevoir dans la position que nous employions souvent, mais je fis en sorte de placer mon derrière dans une position telle, que le petit trou se trouvait le plus près de sa pine bien bandée. Je ne sais s'il devina mon intention, mais ayant tâté le terrain avec son doigt, il poussa de l'avant, et du premier coup enfonça la moitié de son membre. Je tressaillis de cette douleur subite et je me serais certainement dégagée, mais non seulement je m'étais placée dans une position des plus favorables pour recevoir sa pine, mais il avait passé ses bras autour de ma taille, ce qui me rendait toute résistance impossible ; aussi d'un autre coup vigoureux, il s'enfonça jusqu'aux poils, me procurant réellement une peine très sensible. Je le priai de cesser et de se retirer, mais il me dit :

» — Je vais rester tranquille pendant un certain temps, et tu verras que ta peine va diminuer et que tu auras du plaisir.

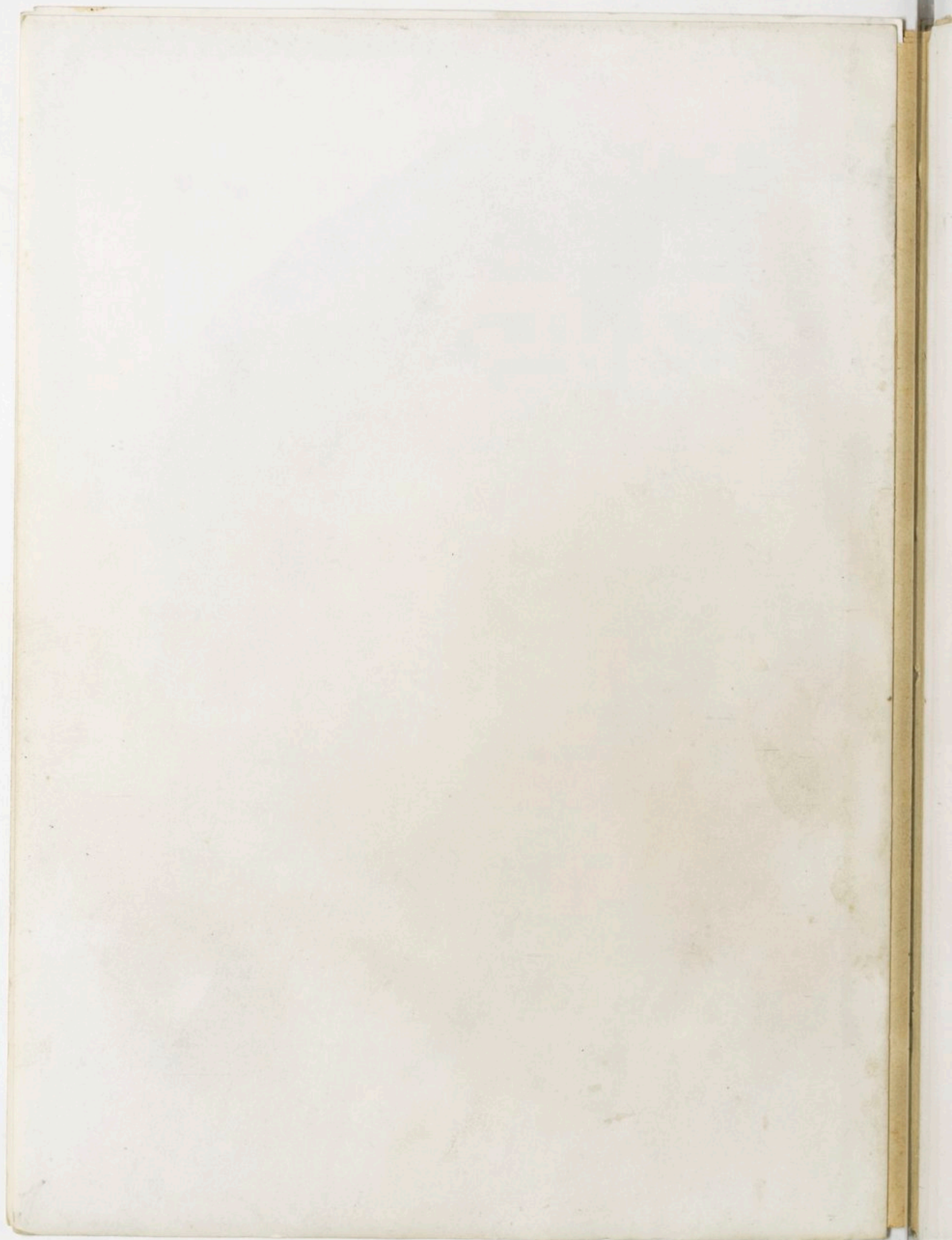
» Je ne pus m'empêcher de croire qu'il avait raison, et peu de temps après je ne sentis plus aucune douleur ; passant sa main par devant, il se mit à me branler le clitoris, et sentant par les mouvements de mes reins que mes passions étaient excitées, il commença à remuer lentement et doucement. Je sentis bientôt un plaisir étrange s'em-

parant de moi et augmenter à un tel degré que je m'évanouis presque, lorsque ma nature laissa couler la divine essence. Nous avons depuis, répété souvent cette nouvelle expérience, mais je suis absolument de ton avis, qu'il faut d'abord avoir été foutue par devant.

» Le comte possède un membre qui n'est pas aussi long que celui de ton mari tel que tu me le décris, ni aussi large à la tête, mais très gros vers la base et aussi raide et dur que du fer. Je puis t'assurer qu'il m'est impossible de te décrire toutes les jouissances qu'il me fait éprouver. Tu expérimenteras les délices de sa fouterie, car entre toi et moi il ne doit pas y avoir de jalousie. J'essaierai de séduire ton mari dans le but de nous faire pardonner nos incartades. Je t'offrirais bien le mien, mais vraiment il ne vaut rien pour une femme qui peut trouver mieux, comme le fait ma chère Elise. Nous nous sommes si bien arrangé, que mon mari s'est pris d'une grande amitié pour le comte et qu'il dîne souvent à la maison.

» Nous parlons souvent de toi. Je lui ai raconté ton mariage et probablement sous peu ton arrivée à Londres. Je remarquai l'éclair de ses yeux en apprenant cette nouvelle, mais je ne lui dis rien de ta lettre ni de tes aventures. Nous arrangerons mieux cette affaire entre nous quand tu seras ici.





Délicieuse Fouterie.

Je ne lui dis pas un mot de l'absence de tous, jusqu'au moment où elle fut entrée avec moi dans le pavillon, et la poussant sur le sofa, je déboutonnai rapidement mon pantalon, relevai ses jupons et lui poussai ma pine raide et dure contre son ventre avant qu'elle ait pu se rendre compte de mon intention.

— Mon cher Charles, cria-t-elle, que fais-tu ? nous allons être découverts et je serai déshonorée.

— Oh ! non, ma chère madame Vincent, toujours bien-aimée, tout le monde est à la ville et nous n'avons rien à craindre.

Elle m'aimait trop pour faire aucune résistance : au contraire, me secondant avec sa science habituelle, nous déchargeâmes rapidement tous deux avec toutes les voluptueuses jouissances de nos désirs satisfaits. Je ne voulus pas abandonner ma position, mais l'embrassant avec passion, je lui enfonçai ma langue dans la bouche pour l'empêcher de me faire des remontrances.

Le plaisir de la rencontrer après une séparation de deux mois, excitait mes passions au dernier degré, et sans presque prendre le temps de respirer, je commençai une deuxième course, mais avec plus de modération et prenant bien soin de la faire participer aux jouissances que j'éprouvais moi-même. Elle jouit extraordinairement, et n'ayant plus la crainte d'être surprise, une fois que je l'eus informée de l'absence de toute ma famille, elle donna

et déchargea en même temps que moi en poussant des cris de passion satisfaite. Je reconnais alors; elle m'embrassa avec tendresse et me dit que j'étais toujours aussi fou et aussi polisson qu'auparavant, mais qu'elle m'aimait tellement qu'elle ne pouvait rien me refuser de ce que je désirais: elle me fit asseoir à ses côtés pour bavarder sur le vieux temps.

— Non, dis-je, au contraire, parlons de vous; je ne vous ai pas vue depuis le jour de votre mariage et je désire savoir comment tout cela s'est passé. Je craignais que votre mari ne se fût aperçu de nos caresses et ne vous eût pas trouvée telle qu'il vous avait crue.

— Tu es un garçon étrange, mon cher Charles, et plus homme que beaucoup ayant dix années de plus que toi. Qui se serait douté que de pareilles idées pouvaient rouler dans une tête aussi jeune. Eh bien, mon cher aimé, j'étais aussi pas mal inquiète à ce sujet, et j'avais fixé mon mariage pour le jour où je pensais que j'aurais mes affaires, mais je fus désappointée sur ce point; rien ne vint et je fus obligée de m'en tirer comme je pouvais. Je serrai mes cuisses l'une contre l'autre, je couvris de ma main cette partie de ma personne et je maintins mon affaire aussi fermée que possible. Je pressai durement sur son engin avec mes doigts quand il essaya de forcer l'entrée, et de suite je poussai un cri comme si je souffrais énormément, et comme il donna une violente poussée en avant, je le laissai pénétrer entièrement d'un seul coup.

Un mari expérimenté s'en rapporte surtout à son

imagination. Il fut persuadé qu'il était le premier à me posséder, mais, oh ! mon Charles bien aimé, je m'aperçus que j'étais déjà enceinte, et toi, cher amant, tu es le père de l'enfant que je porte dans mon sein.

— Quoi ! moi ! moi ! le père d'un enfant ? Oh ! chère madame Vincent, oh ! répétez-le encore.

— C'est la vérité pure, mon cher Charles, et l'idée seule que je t'ai possédé la première comme tu m'as possédée le premier, me donne le courage d'apporter à mon mari un enfant qui n'est pas de lui.

— Mon enfant ! mon enfant ! criai-je en dansant et sautant de joie à l'idée que je pouvais être le père d'un enfant. On aurait dit que je me sentais plus homme et que j'en ressentais une grande fierté. Je me précipitai vers la pauvre madame Vincent, la pris dans mes bras, l'embrassai avec fureur, et la poussant à la renverse sur le sofa, je dis :

— Il faut que je vois comment se comporte ce petit ange dans sa prison.

Je relevai ses jupons, mettant à découvert son ventre superbe dont la rondeur déjà apparente prouvait qu'elle en avait plus avalé par là qu'avec la bouche. Son con aussi était plus proéminent. Je me baissai pour embrasser sa jolie fente que je suçai un peu et la gamahuchai jusqu'à ce qu'elle me cria de la foutre avec ma pine et nous tirâmes un coup des plus délicieux. La pensée que je hap-

tisais mon bébé avec mon propre foutre stimulait ma lubricité.

— Charles, mon amour, lève-toi : souviens-toi que tu peux faire du mal à la chère petite créature pour un trop grand excès, je t'en prie, relève-toi.

Je me relevai de suite, mais pour la serrer bien tendrement sur mon cœur. Elle se plaignit de se sentir un peu épuisée et nous nous dirigeâmes vers la maison pour la réconforter avec un peu de vin. A la pensée de ma paternité, je marchais fier comme un paon pensant de moi que je n'étais plus de la petite bière. C'est à peine si je m'apercevais que je marchais sur ma tête ou sur mes pieds et j'étais d'une conduite tout à fait extravagante. La chère madame Vincent fut obligée de me raisonner afin que je puisse me tenir convenablement en présence des domestiques. Elle se reposa environ une demi-heure et allait ordonner à sa voiture de venir la prendre à la porte, lorsque je l'implorai de l'envoyer l'attendre dans le chemin qui était au-dessous du pavillon d'été, car comme cela j'aurais le plaisir de rester plus longtemps en sa compagnie. Elle sourit et me donna une petite tape sur la joue, comme pour me dire « je te comprends, vilain polisson », mais elle fit ce que je lui demandais, nous nous dirigeâmes à travers champs vers le pavillon où nous arrivâmes avant que le cheval ne fût harnaché. Je ne perdis pas de temps, mais étreignant madame Vincent, je voulus la coucher sur le sofa.

— Non, non, mon cher Charles, cela va trop

chiffonner ma robe et nous n'aurons pas le temps de réparer le désordre, je vais m'agenouiller sur un coussin et tu te mettras derrière moi; je guiderai moi-même ton vit et tu sais que je préfère cette position parce que tu entres beaucoup plus loin et que je jouis beaucoup plus qu'autrement.

Elle s'agenouilla en relevant jupes et chemise jusque sur ses épaules, montrant ses superbes fesses qui, depuis qu'elle était enceinte, s'étaient encore développées, étant beaucoup plus grasses et plus rondes. Je les embrassai d'abord gloutonnement, puis j'approchai ma pine contre elle. Madame Vincent passa sa main par derrière, s'en empara et la guida dans son con avide et juteux où elle s'engloutit jusqu'aux poils d'un seul coup.

— Doucement, Charles chéri, cria-t-elle, rappelle-toi que notre bébé est là et que tu ne dois pas être trop violent.

Ces paroles modérèrent ma violence. J'avais une main sur chaque hanche, et tout en m'introduisant doucement dans son con, je ramenai vers moi ses magnifiques fesses. Je tenais mon corps droit afin de jouir de la voluptueuse vue des mouvements de son derrière.

— Passe ta main par devant, mon cher Charles, et chatouille-moi le clitoris.

Je fis ce qu'elle désirait pendant une minute, puis je lui murmurai :

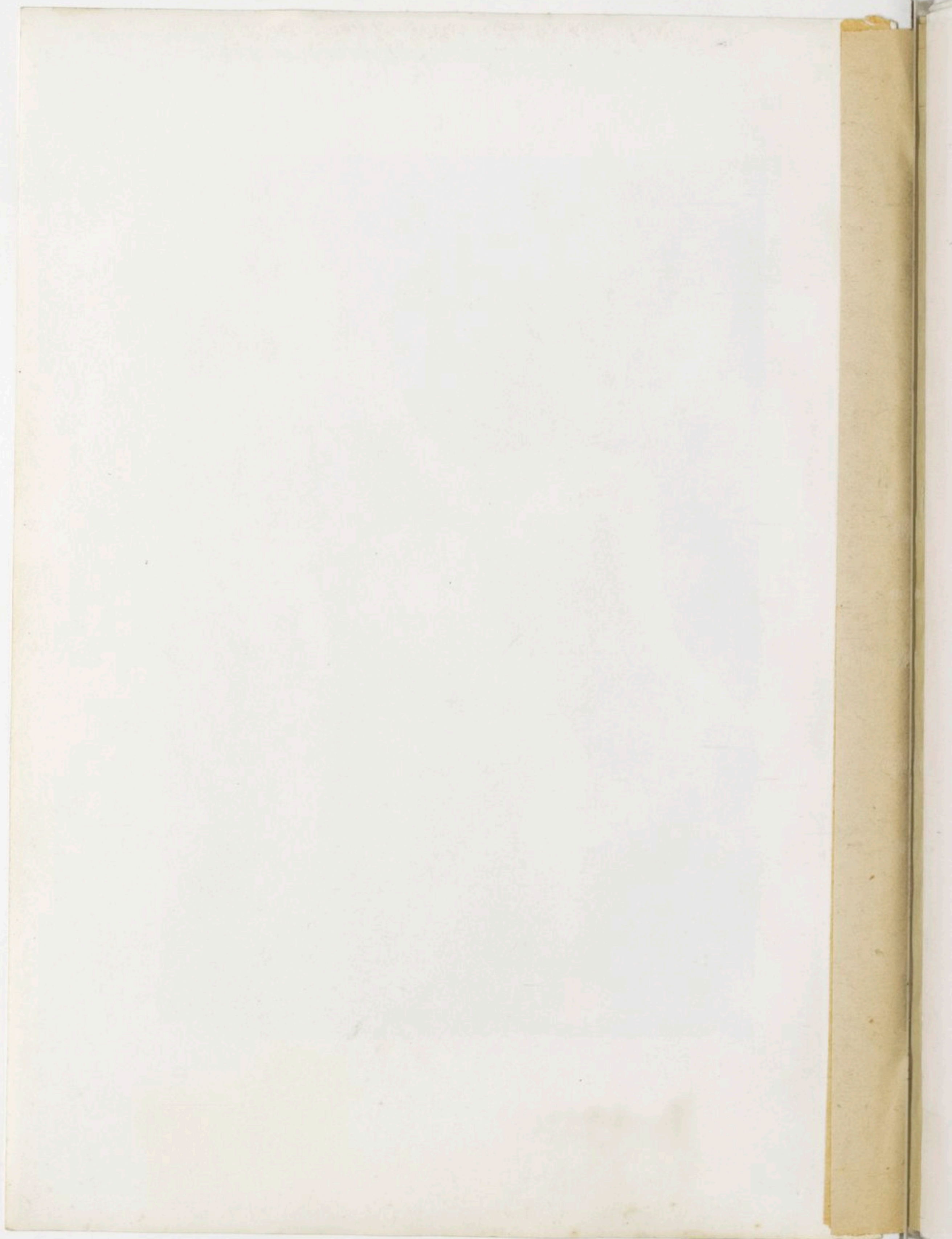
— Cela est vraiment très voluptueux de vous voir remuer le derrière, aussi branlez-vous vous-même

le clitoris et laissez-moi jouir de cette délicieuse vue.

— Très bien alors, chéri.

Et je la sentis se branler avec fureur; ceci me permit de lui introduire d'abord un puis deux doigts dans le trou du cul. Quand je m'aperçus qu'elle se trouvait excitée au dernier degré, je retirai subitement ma pine et la substituai à mes doigts. Elle était tellement excitée qu'elle ne pu s'y opposer, d'ailleurs mon mouvement avait été rapide, et je m'enfonçai entièrement aussi loin que je pouvais aller, mais pas très violemment. Elle fit un peu de résistance et m'appela sale cochon, mais je la tenais trop fortement serrée par les hanches pour lui permettre de me déloger, si elle l'avait voulu. Je la priai de me laisser continuer ainsi, car je n'avais jamais oublié les délices qu'elle m'avait fait ressentir la nuit précédant son mariage. Elle ne me répondit pas, mais je sentis qu'elle se branlait avec une plus grande fureur: et les palpitations nerveuses de son sphincter me convainquirent bientôt que rien ne pouvait lui être plus agréable que de terminer ma course où j'étais; elle fut en effet délicieuse. Nous aurions déchargé en poussant des cris de jouissance, mais nous étions retenus par la prudence, car, à ce moment, la voiture devait déjà l'attendre sur la route qui se trouvait à quelques mètres du pavillon.





La Tante Complaisante

Je me réveillai de meilleure heure que la veille et j'entendis peu après du bruit dans le cabinet de toilette de mon oncle, je feignis alors de dormir. Ainsi que je m'y attendais, le pasteur, accompagné de ma tante, entra dans ma chambre; ils approchèrent de mon lit. Je m'étais mis sur le dos afin de pouvoir soulever avec ma pine bien raide les légères couvertures du lit. J'entendis le pasteur attirer, à voix basse, l'attention de ma tante sur cet endroit. Elle glissa doucement sa main sous les couvertures et la serra entre ses doigts doux et gras, ce qui la fit palpiter si violemment, que je jugeai à propos de me réveiller de suite. Ma tante ne fut nullement intimidée, mais continua de la presser gentiment dans sa main en disant :

— Mon cher neveu, ton oncle m'a amenée pour voir si je ne trouverais pas un remède pour te soulager de la grande raideur que tu éprouves dans cette immense affaire; laisse-moi voir.

Elle rejeta alors les couvertures et laissa voir en pleine lumière mon énorme pine dans toute la gloire de sa raideur.

— Ma parole ! Quel monstre ! s'écria-t-elle.

Ses yeux brillèrent, sa figure s'enflamma aussitôt

qu'elle l'aperçut. Le pasteur s'approcha et la mania aussi avec un plaisir évident.

— Ma chère, pourras-tu la mettre dans ton bain chaud naturel ! Elle est tellement grosse !

— Oh ! je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, et je suis sûre de pouvoir le soulager de la peine qu'il éprouve ; pauvre garçon ! Comme elle palpite ! Est-ce que cela te fait bien mal, Charles ?

— Oh ! oui. Votre main semble la faire devenir encore plus dure qu'avant, mais en même temps me fait éprouver une sensation si étrange, qu'il me semble que je vais m'évanouir. Soulagez-moi, chère tante, le pasteur dit que vous le pouvez si vous le voulez.

— Je veux bien certainement, mon cher enfant, mais c'est par un moyen connu seulement de ton oncle et de moi, et qui doit être tenu très secret, et il faut me jurer de ne jamais dire à personne comment je t'aurai guéri. C'est à cause de ma profonde affection pour toi que je me décide à faire tout mon possible pour te soulager. Me promets-tu d'être discret ?

— Ma chère tante, vous pouvez être assurée que je vous serai trop reconnaissant de me soulager pour jamais révéler à personne votre bonté pour moi. Mais, je vous prie, soulagez-moi de suite ; je suis brûlant de souffrance.

— Eh bien, alors, fais-moi une petite place à côté de toi, et je vais me coucher ; le pasteur va nous couvrir et j'aurai bientôt réduit ta raideur.

Elle entra dans le lit, se coucha sur le dos, nous

couvrit avec les couvertures, montra son magnifique ventre nu, et en même temps, écartant ses énormes cuisses, elle me dit de monter sur elle, me disant qu'elle avait une fente dans son corps qui réduirait de suite la raideur de ma quéquette si je voulais la mettre dedans. Je me mis sur elle très maladroitement. Elle s'empara de ma pine toute raide, et plaçant la tête entre les lèvres de son con déjà tout mouillé, me dit de l'enfoncer aussi loin que je pourrais. Elle glissa dans sa délicieuse fente jusqu'aux couilles en un moment.

— Oh, ciel ! criai-je, comme c'est bon ! Chère, chère tante, que faut-il faire maintenant ? Il me semble que je vais mourir.

Mon apparente innocence semblait ajouter à son plaisir. Elle jeta de côté les couvertures qui nous couvraient, et, entourant mon corps de ses bras et de ses jambes, elle me pria de faire aller et venir mon derrière, de manière à faire entrer et sortir ma quéquette. Je suivis ses instructions et elle me seconda avec un art incroyable, pressant mon instrument par des serrements merveilleux quand je le sortais ou l'enfonçais, et se soulevant pour rencontrer mes coups avec la plus lubrique volupté. Je sentis la main du pasteur qui empoigna mes couilles et les pressa doucement. Je sentis que la crise approchait ; j'enfonçai jusqu'au fond en poussant un cri de jouissance ; mais me souvenant du rôle que je devais jouer, je m'écriai :

— Oh ! je meurs, ma chère tante ; oh ! oh ! arrêtez ! assez ! je n'en... peux... plus...-

Je tombai encore sur son sein palpitant, anéanti réellement par les délices éprouvées dans ce con incomparable, je levai mes yeux humides d'amour vers la figure de ma tante, qui saisit ma tête entre ses deux mains et approcha mes lèvres des siennes dans un long, très long et voluptueux baiser de plaisir satisfait et enfonça sa langue dans ma bouche, je me mis de suite à la sucer.

Elle me demanda alors de lui donner la mienne. Après avoir fait langue fourrée tous deux pendant une ou deux minutes, elle me demanda si ma quèquette avait moins de peine et si ma raideur avait diminué.

— Un peu, chère tante, mais je sens qu'elle devient encore raide, vous devriez essayer encore une fois: je vous en prie, c'est si bon !

Et ma pine palpitait et se raidissait pour prouver la vérité de mes paroles. Mais ici le pasteur nous interrompit en nous disant qu'il avait besoin de soulager sa propre raideur, présentant à nos yeux en même temps sa pine, vraiment très belle et toute raide.

— Il faut te lever, mon cher garçon, et ta tante soulagera ta raideur d'une autre manière, par laquelle elle pourra nous soulager tous deux en même temps.

Je me relevai avec peine, retirant ma pine à moitié bandée. Regardant, en me levant, la large et magnifique fente d'où je venais de sortir, je m'écriai :

— Oh ! chère tante, quel merveilleux coup

d'œil ! il faut que je l'embrasse pour tous les efforts qu'elle a fait pour me soulager.

Je précipitai ma tête en bas, je suçai, je léchai ses lèvres largement ouvertes et toutes couvertes de foudre, enfonçant ma langue aussi loin qu'elle pouvait aller. Cela fit évidemment beaucoup jouir ma tante. Mais le pasteur me retira, me dit de m'étendre sur le dos et fit monter ma tante sur moi. Elle s'empara de ma pine maintenant toute raide, la ramena en arrière et la dirigeant en face de son trou, elle se laissa tomber dessus jusqu'à ce que ses poils frisés se mêlassent avec les miens. Elle se leva et s'abaissa dessus deux ou trois fois avec des mouvements doux et lents, puis se baissant en avant, elle colla ses lèvres aux miennes pendant que j'entourais de mes bras son corps ravissant.

Je sentis le pasteur se mettre à genoux entre mes jambes et sa pine se frotter contre les lèvres du con, entièrement distendu autour de ma grosse pine, sans doute pour la lubrifier avant de l'enfoncer dans le derrière de ma tante. Je sentis le frottement de sa pine contre la mienne à travers la légère séparation, quand il l'entra doucement dans ses entrailles. Nous commençâmes alors les mouvements, mais ma tante nous battit tous deux, car elle déchargea deux fois avant de nous rejoindre pour la crise finale qui arriva avec des cris de volupté poussés par nous trois quand l'extase nous saisit et nous tombâmes dans cet état à moitié insensible, provoqué par la suprême jouissance.

Nous fûmes quelque temps sans pouvoir proférer une parole. Le pasteur se releva le premier, et sans retirer sa pine du délicieux orifice où elle était engloutie, il nous fit voir par la manière dont pendait sa tête, que ma tante lui avait enlevé toute sa raideur. Il fit aussi lever ma tante, mais je sentis par les palpitations et les pressions de son con, quand elle se leva, qu'elle n'aurait pas demandé mieux que de soulager encore une fois la raideur qui pourrait arriver encore. Ma pine sortit en faisant un bruit semblable à celui d'un bouchon tiré d'une bouteille bien bouchée. Cependant elle était bien plus molle qu'avant, quoique encore pas mal grosse.

Quand ma tante fut debout, elle se baissa en avant, l'embrassa, la prit dans sa bouche et la suçades plus amoureusement, disant combien elle serait ravie de me soulager chaque fois que je serais gêné par sa raideur.

Ils me dirent de me lever et de m'habiller afin de les rejoindre pour déjeuner. Ils se retirèrent alors pour achever leur toilette.

Je Joue L'Ingénu avec la Mère d'Henry.

Pendant l'après-midi Henry et moi avions eu le temps d'échanger nos idées; je lui dis que j'étais sûr que sa mère viendrait me rejoindre cette nuit et qu'il pouvait être certain que si elle venait elle resterait jusqu'au jour. Je lui conseillai de l'épier et quand il l'aurait vue quitter sa chambre à coucher pour venir vers moi, il pouvait hardiment se glisser dans la chambre de sa cousine, pour satisfaire ses désirs, mais de ne pas manquer de se retirer dès la pointe du jour. Je lui promis que si à ce moment sa mère voulait me quitter, je me chargerais de la retenir encore un quart d'heure pour lui permettre de mettre tout en ordre et de regagner sa propre chambre. Je l'avertis aussi de mettre un linge sous sa cousine (car il la ferait sûrement saigner) de manière à pouvoir l'emporter le matin afin de ne laisser aucune trace de ce qui se serait passé entre sa cousine et lui qui puisse être aperçu de sa mère, et de dire à Ellen de feindre

dre un profond sommeil quand sa tante rentrerait et de paraître ignorer absolument son absence pendant la nuit.

Un peu avant dix heures, elle pensa qu'il était temps pour les enfants, ainsi qu'elle nous appelait, de se mettre au lit. Son fils et sa nièce l'embrassèrent tous deux, et moi je réclamai aussi un baiser de ma nouvelle maman. Il fut donné et rendu d'une manière très passionnée, ses lèvres semblaient ne pouvoir se détacher des miennes et ses bras me pressaient dans une étreinte très amoureuse.

— Chère maman, lui dis-je, je vous chérirai de plus en plus chaque jour.

— Mon enfant chéri, je vous aime déjà vraiment autant que si vous étiez bien réellement mon fils.

Elle envoya les deux autres à leur chambre et m'accompagna elle-même à la mienne. Je la voyais frissonner de plaisir, elle fut heureuse de se débarrasser du bougeoir; elle fit elle-même ma couverture, me souhaita de bien dormir, et m'embrassa encore de la manière la plus passionnée, ce qui la mit dans une extrême agitation; j'avais senti que sa langue avait essayé de pénétrer entre mes lèvres. J'eus beaucoup de peine pour me contenir, mais cependant j'y arrivai.

A la fin elle me quitta me disant que plus tard elle viendrait elle-même s'assurer si je dormais bien. Je lui répondis que c'était trop aimable de sa part, mais que c'était absolument inutile, attendu qu'aussitôt que j'étais étendu, je m'endormais comme une toupie.

— Je suis heureuse d'apprendre cela, mon enfant, je viendrai voir cependant, car le changement de lit pourrait vous empêcher de vous endormir.

Et elle me serra encore passionnément contre son sein et me donna un très long baiser. Elle me quitta enfin en poussant un profond soupir, me souhaita une bonne nuit et ferma la porte, en ayant l'air de s'éloigner. Mais je m'imaginai qu'elle n'était pas partie bien loin, car je l'entendis revenir doucement sur ses pas, dans l'espoir probable de me voir déshabiller et d'apercevoir ma grosse pine; aussi je fis en sorte de satisfaire sa curiosité.

Je me dépêchai de me déshabiller, et avant de mettre une chemise de nuit d'Henry, qu'on avait mise sur le lit pour moi, je pris le pot de chambre et me tournai juste en face de la serrure, entièrement nu et la pine à la main.

Elle bandait à moitié, mais quand j'eus pissé, je la secouai un peu, je la décalottai deux ou trois fois et la branlai enfin énergiquement, afin de la faire désirer encore davantage par ma chère maman. Je pris la chemise de nuit, et me tournant vers la lumière, je fus très longtemps avant de l'enfiler, pour lui permettre d'avoir une pleine vue de ma grosse pine, bandant à tout casser et collée contre mon ventre. J'éteignis alors la lumière et me glissai rapidement dans le lit. J'écoutai attentivement et crus entendre un profond soupir à moitié étouffé, puis des pas s'éloignant sans bruit. Je me tins éveillé, me demandant comment je devais la recevoir. Devais-je feindre d'être pro-

fondément endormi, ou bien prétendre que le changement de lit et la pensée de ses bons baisers m'empêchaient de dormir ? Je me décidai enfin à paraître endormi profondément, voulant voir comment elle arriverait à ses fins, ce qui me permettrait en même temps de jouer la surprise.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais couché, lorsque je vis un filet de lumière filtrer à travers le trou de la serrure; j'avais pris une pose qui facilitait le dénouement : j'étais étendu sur le dos, les couvertures découvrant en partie ma poitrine, et j'avais placé sur ma tête la main qui était du côté où elle devait approcher. Naturellement, ma pine bandait à tout casser, et, comme j'avais retiré le gros couvre-pieds, elle soulevait facilement les draps et la légère couverture.

Je fermai les yeux et respirai fortement; elle ouvrit doucement la porte et entra; elle se retourna pour la fermer, et pendant ce temps, d'un œil à moitié ouvert, je la regardai et vis qu'elle n'avait sur elle qu'une robe de chambre lâche. qui, s'étant un peu ouverte dans son mouvement pour se retourner, me permit de voir qu'elle n'avait dessous que sa chemise. J'aperçus même sa poitrine ravissante, ce qui me fit de suite raidir la pine à en éclater, de sorte que lorsqu'elle arriva près de moi, elle pointait extraordinairement, soulevant drap et couverture.

Elle s'arrêta pour jouir assurément du coup d'œil; elle approcha alors la lumière de ma figure, me demandant à mi-voix si j'étais endormi.

Naturellement, je gonflai plus fort, entr'ouvrant la bouche, comme plongé dans le plus profond sommeil. Elle tourna alors son attention sur l'objet frémissant et se hasarda à le toucher doucement; puis, devenant plus hardie, elle le prit à pleine main par-dessus les couvertures, tournant alors la lumière vers ma figure, mais je restai immobile. Elle posa alors la bougie par terre, et prenant une chaise, s'assit tout près de mon lit; alors elle me parla encore à voix basse. Voyant que je continuais à respirer bruyamment, elle insinua sa main sous les couvertures déjà à moitié retirées, la glissa avec beaucoup de précautions jusqu'à ma pine qu'elle empoigna doucement. Je sentis alors tout son corps trembler et sa respiration devenir courte et rapide. Elle fit aller doucement sa main depuis les poils jusqu'à la tête, paraissant excessivement excitée par son énorme grosseur; quand elle atteignit la tête, l'outil se gonfla énormément dans sa main. Elle le lâcha et se tourna vers moi pour voir si cela ne m'avait pas réveillé; mais je dormais profondément. Elle parut alors s'enhardir davantage, car elle appliqua ses deux mains à la fois, et il était évident qu'elle s'était agenouillée, prenant ainsi la meilleure position pour satisfaire ses désirs.

Je la sentis mettre les mains l'une au-dessus de l'autre, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât, s'apercevant que la tête dépassait encore beaucoup sa troisième mesure. Je l'entendis pousser une exclamation involontaire de surprise de trouver une pareille

longueur. Sa curiosité s'augmentant de plus en plus par ces attouchements, elle retira entièrement drap et couverture de manière à pouvoir voir aussi bien que toucher.

Quand elle m'eut découvert, elle se leva, prit la lumière et la passa encore devant mes yeux, puis la dirigea enfin vers ma pine. Etant alors persuadé qu'elle était trop occupée pour me regarder, j'ouvris à moitié les yeux et la vis penchée très près au-dessus de l'énorme objet de son admiration. Je l'entendis s'exclamer d'une voix très basse :

— C'est merveilleux ! jamais je n'aurais pu m'imaginer une chose aussi grosse ! surtout chez un enfant aussi jeune ! Oh, il faut que je la possède ! Oui ! il faut que je la possède !

Elle l'étreignit alors plus fortement qu'auparavant : puis se levant, elle prit la bougie qu'elle plaça au pied du lit : prenant alors ma pine à deux mains, la branlant de haut en bas, puis approchant sa figure, elle embrassa la tête, qui se mit à se gonfler plus que jamais.

Je jugeai le moment venu d'entrer en jeu et de me réveiller. Elle cessa immédiatement de la tenir, se releva, mais agitée comme elle l'était, elle oublia de me recouvrir. J'ouvris les yeux en feignant une grande surprise, mais reconnaissant maman, je dis :

— Oh ! c'est vous, ma chère, maman ? J'étais en train de rêver de vous d'une manière si délicieuse. Oh ! donnez-moi un baiser, n'ayant pas

l'air, avec intention, de m'apercevoir que j'étais tout nu.

Elle se pencha et m'embrassa tendrement en disant :

— Mon cher enfant aimé, je suis venue voir si vous n'aviez besoin de rien et je vous ai trouvé tout découvert avec cette « affaire » extraordinaire qui est toute raide.

Elle l'avait prise dans sa main gauche tout en se penchant pour m'embrasser. Je me décidai subitement à jouer avec elle le même jeu qui m'avait réussi avec ma tante.

— Ma chère maman, je n'aurais jamais osé vous parler de « ça », mais cela me fait beaucoup souffrir en devenant si dur, et, ainsi que vous pouvez le sentir, en se gonflant et frissonnant au moindre attouchement. Je ne sais que faire et cela me fait paraître tout drôle, surtout quand vous le pressez doucement comme en ce moment; chère maman, pouvez-vous m'enseigner comment je puis me guérir, je vous aimerai si tendrement.

Elle se pencha alors et m'embrassa plus lubriquement, enfonçant de suite sa langue dans ma bouche. Je la lui suçai, lui disant que c'était bien doux. Mais ma pine devenait outrageusement impatiente.

Je la suppliai de m'enseigner quelque remède pour me soulager. Elle me regarda longtemps et très attentivement, rougissant ou pâlisant tour à tour.

— Oui, mon cher enfant, je puis te soulager,

mais c'est un secret que je n'ose vraiment pas confier à un enfant aussi jeune.

— Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi. vous savez que je suis un jeune homme, et les hommes savent garder un secret, sans cela ils seraient méprisés ; en outre, ma chère maman, vous aimant comme je vous aime, ce serait pour moi une double raison de garder le secret, ce que vous voudrez bien me confier.

— Je veux bien te croire, mon enfant, et tu vas juger de suite, par ce que je vais te faire, combien je me sacrifie tout entière pour te soulager.

En disant cela, elle quitta sa robe de chambre et sauta dans le lit à mon côté.

— Oh ! comme vous êtes gentille, chère maman, dis-je en la prenant dans mes bras et en l'embrassant amoureusement, sentez, chère maman, comme elle est beaucoup plus dure, aussi dites-moi de suite ce qu'il faut faire pour me soulager.

— Eh bien ! mon cher enfant, nous, femmes, nous sommes faites pour détruire les raideurs de ce genre, nous avons une fente pour les mettre dedans et là elles se réduisent petit à petit.

— Oh ! où ! où ! chère maman, dites-le moi ?

Elle prit ma main et la porta à son con, qui était déjà tout mouillé du plaisir et de l'excitement qu'elle avait eus.

— Ici, touche cela, ne sens-tu pas une ouverture ?

— Oh ! oui, mais comment vais-je faire pour

entrer là-dedans, est-ce que ça ne va pas vous faire mal ?

Je vais te montrer.

Elle se mit sur le dos, ouvrit les cuisses, et me pria de me mettre sur son ventre avec mes deux jambes entre les siennes, puis guidant mon membre enflammé, elle frotta sa grosse tête entre les lèvres de son con pour la mouiller et me dit de pousser doucement en avant, car je l'avais tellement gros qu'autrement je pourrais la blesser. Jouant le novice dans la perfection, je l'enfonçai maladroitement, mais doucement jusqu'aux couilles. Elle soupira des « oh ! oh ! » quand il fut tout à fait au fond ; puis jetant ses jambes sur mes reins et ses bras autour de ma taille, elle me dit de faire aller mon derrière en avant et en arrière, enfonçant mon « affaire » toujours le plus loin que je pourrais. J'étais tellement excité qu'après deux ou trois coups, je déchargeai.

Elle le fit aussi avec un gros soupir convulsif. Je ne manquai pas de m'écrier :

— Oh ! ma chère maman ! oh ! arrêtez ! je me meurs ; je... me... meurs !

Ses pressions intérieures étaient convulsives et firent vite redresser ma pine ; elle avait collé ses lèvres aux miennes, me fourrant sa langue dans la bouche et me demandant la mienne.

— Oh ! ma chère maman, quelles célestes jouissances vous m'avez données ; en vérité, vous m'avez en effet enlevé ma raideur, mais ne sentez-vous

pas que c'est de nouveau très dur : il faut encore me soulager de suite.

— Mon cher enfant, je serai toujours prête à le faire, mais cela doit être un secret sacré entre nous, sans cela il ne me sera plus possible de le faire.

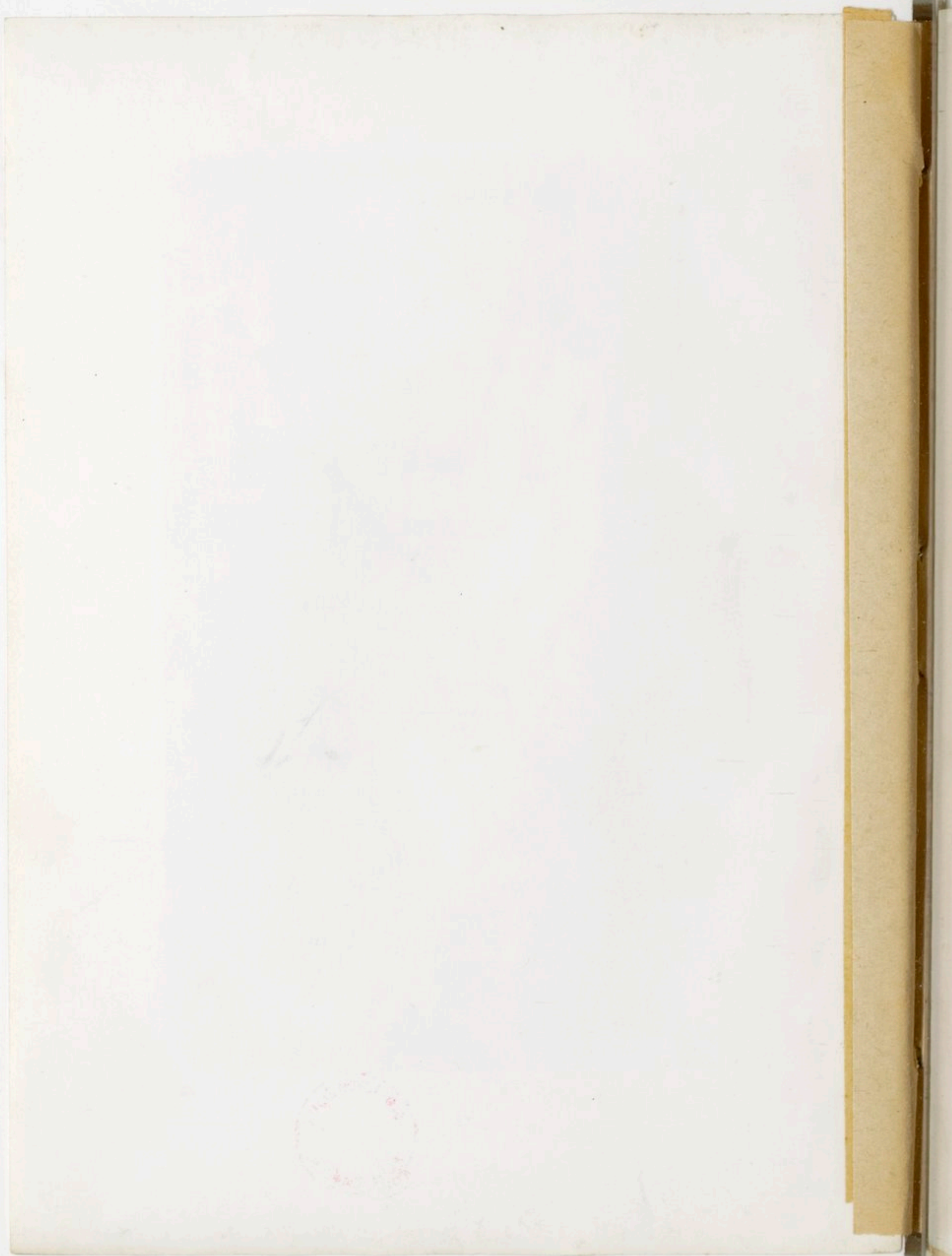
On peut aisément supposer que mes protestations à ce sujet furent des plus violentes. Nous recommençâmes encore, encore et encore. Maman me déclara que j'étais un excellent élève. Quatre fois je fis couler dans son con avide et brûlant des torrents de foutre.

A la fin, elle me pria de la retirer, disant que cela nuirait à ma santé de le faire encore. Je reconnai donc et nous nous embrassâmes mutuellement avec passion. Je lui manifestai alors le désir de voir l'endroit qui m'avait donné ces joies célestes. Elle se prêta avec une aisance et une grâce admirable à ma curiosité enfantine; elle quitta sa chemise, m'en fit faire autant, de manière à pouvoir admirer les beautés de nos formes.

Il n'y avait aucune exagération dans la grande admiration que j'éprouvai pour la beauté de ses formes ravissantes, mais je m'exprimai d'une manière naïve et innocente, ce qui la fit rire de bon cœur et la confirma dans son idée qu'elle était non seulement la première femme que je voyais nue, mais qu'elle était aussi la première que je connus intimement ou qui m'eût fait connaître les plaisirs sensuels; aussi sa joie était grande de penser qu'elle m'avait pris ma virginité et qu'elle avait



PC



été la première à m'initier aux délicieux mystères d'amour.

Naturellement, je fis tout ce que je pus pour ne pas amener chez elle une déception de ce qui paraissait lui faire tant de plaisir, et je puis ajouter que ce fut la dernière fois que j'agissais ainsi. car je devenais tous les jours de plus en plus homme, je pris carrément ensuite le taureau par les cornes et je manquais rarement de réussir.

Nous nous levâmes et elle se tourna dans tous les sens pour me laisser bien voir les rares beautés de sa personne, m'expliquant elle-même ses propres beautés, les seins, les fesses, son ventre bien blanc et poli, sans un pli, quoiqu'elle ait eu un fils; elle était, en effet, une des rares femmes auxquelles rien ne reste après un pareil événement.

Sa poitrine, sans être aussi grosse que celle de ma tante, était ferme et excessivement blanche, avec des petits bouts roses, plus gros que ceux d'une jeune fille, mais pointant bien raides et invitant à les sucer. Quant à son con, elle se coucha sur le dos, ouvrit ses cuisses et me permit la plus minutieuse inspection.

J'ai déjà fait allusion à son clitoris, tel que l'a décrit Ellen à Henry; il était très gentiment développé, un peu moins long que celui de Frankland et pas aussi gros. Comme je lui touchais le con et que j'y avais introduit mes doigts pour le tenir un peu ouvert, cela l'excita et monsieur le clitoris

releva la tête et sortit de sa cachette, excessivement raide et enflammé.

Je parus extraordinairement surpris de voir qu'elle aussi avait une petite « affaire », me servant avec intention de l'expression des enfants. Je me mis à jouer avec.

— Oh! m'écriai-je, il faut que je l'embrasse !

Je fis ainsi que je l'avais dit et commençai à le sucer.

Cela la mit furieusement en chaleur, et saisissant ma pine qui bandait à nouveau, me coucha sur elle et s'introduisit une fois de plus mon saucisson.

Nous tirâmes un coup délicieux, sans nous presser, ce ne fut qu'à l'approche de la crise finale que nous activâmes nos mouvements. C'était une femme excessivement passionnée et qui avait été privée très longtemps de notre sexe; aussi, maintenant que ses portes étaient ouvertes, rien ne pouvait résister au torrent de ses passions lubriques.

Je l'enfilai encore deux fois sans déconner. Alors tout en me remerciant pour les délices que je lui avais fait éprouver, elle se leva pour satisfaire un besoin naturel, m'invitant à en faire autant et à nous laver tous deux de manière à rafraîchir et à rendre de la vigueur à nos nerfs épuisés.

Ma Première Initiation.

Le comte avait pris un appartement à Turin pour l'hiver et, trouvant en sa fille-sœur une élève aussi docile, il voulut organiser une partie carrée pour continuer ces délicieuses orgies.

Son enfant était le fruit charmant d'un double inceste et promettait de devenir une femme ravissante. Son mont de Vénus était très proéminent, et les lèvres saillantes de son cher petit con excitaient déjà à la luxure. Le comte espérait pouvoir encore la foutre plus tard et me promit de me faire participer à ce bonheur quand le temps serait venu.

Je puis ajouter ici qu'il l'avait toujours avec lui dans le lit avec sa mère, et tous les matins il la prenait dans son bain.

Elle grandit en se développant admirablement. Il gamahucha son con ravi entre sept et huit ans ; à huit ans il commença à lui frotter son clitoris avec sa pine, et à neuf ans il l'avait graduellement assez large pour enfoncer dans son joli petit con sa pine toute entière et décharger dedans.

Nous restâmes en relations ensemble pendant très longtemps, et il me disait toujours qu'il mettait en pratique les leçons que lui avait données ma chère Florence, quand elle nous raconta les incidents de ses jeunes années pendant lesquelles elle avait été graduellement violée par son père.

Je raconterai cette histoire plus tard afin de pouvoir décrire de suite le sort futur de cette magnifique enfant, dont nous jouîmes souvent, ma

femme et moi, quand elle nous fut confiée par son père.

Après nous avoir rendu une visite en Angleterre, il nous la laissa pendant six mois afin de lui permettre de se perfectionner dans la langue anglaise. Nous la perfectionnâmes surtout dans les raffinements érotiques, tandis qu'elle se perfectionnait dans la langue anglaise, car, quoique à peine âgée de seize ans, elle parlait couramment cinq langues, en plus de beaucoup de patois de l'Italie, qui étaient bien différents les uns des autres.

Son séjour parmi nous fut assez prolongé, car au moment où elle devait nous quitter, elle se trouva être enceinte de moi. En temps normal, elle accoucha d'une fille. Son père, qui vint la chercher après sa délivrance, laissa, sur les prières de ma femme, le cher petit être, fruit de mes jouissances avec la mère.

Nous n'avions pas d'enfant à nous et elle voulait l'adopter. Le comte qui, au fond du cœur, était ravi de la proposition, nous la confia. Il eut plus tard un fils de sa fille et sa petite-fille en même temps.

Il y a de longues années écoulées depuis, et ce fils, légalement adopté par le comte, hérita à la mort de celui-ci de son titre.

Nous nous visitâmes souvent mutuellement pendant ces longues années, pendant lesquelles visites le comte nous raconta beaucoup d'épisodes de sa vie amoureuse, pour lesquels je lui laisse la parole.

« Vous me demandez de vous raconter mes premières expériences. Ma toute première initiation dans les secrets de Vénus fut assez curieuse et se termina très désagréablement pour la gentille nonne qui avait voulu m'enseigner le doux plaisir d'amour.

« Vous devez savoir qu'après la première conquête du nord de l'Italie par Napoléon I^{er}, quand il eut franchi les Alpes, après la bataille de Montenotte et autres dans le voisinage, il gagna les plaines intérieures, emportant tout devant lui : le Piémont fut annexé, et suivant les lois françaises, toutes les églises furent saisies. Moines et nonnes furent rendus au monde avec la promesse de recevoir de petites pensions qui ne furent jamais payées. Une nonne d'un couvent des alentours fut ainsi jetée dans le monde. Pour subvenir à son existence, elle ouvrit une petite école pour petits garçons et petites filles d'un âge tendre. La petite noblesse du voisinage, voulant assister une pauvre et digne créature réduite à la pauvreté sans qu'il y eût de sa faute, envoyait ses enfants faire chez elle leur instruction primaire : ma mère avait pris en grande affection la sœur Bridget, comme on l'appelait, et je fus envoyé à son école. J'avais alors juste douze ans, mais j'étais un grand et fort garçon pour mon âge et je puis me rappeler que le matin ma pine raide avait déjà un joli développement qui promettait pour l'avenir de remarquables proportions. Je crois que j'étais le plus grand garçon de l'école, car tous les autres

étaient de deux ou trois ans plus jeunes que moi. J'étais tout ce qu'il y a de plus ignorant des relations pouvant exister entre personnes de sexe différent. La nonne paraissait avoir pour moi une grande préférence, elle m'étreignait dans ses bras, m'embrassait avec ses grosses lèvres sensuelles, et il me semblait qu'elle me suçait ma respiration. Elle me faisait tenir debout tout près d'elle en me faisant réciter mes leçons ; son bras ou son coude, accidentellement en apparence, était toujours pressé contre l'endroit où se trouvait ma pine, tout à fait insensible dans les commencements. Sans savoir comment cela se faisait, ces sortes de pressions accidentelles finirent à la longue par l'exciter et la faire raidir, ce qu'elle fut sans doute enchantée de remarquer, car c'était assurément ce qu'elle attendait. Voyant qu'elle pouvait maintenant m'exciter au point qu'elle désirait, elle s'écria un jour à haute voix : « — Fernandino, tu resteras pour répéter ta leçon après la fin de la classe. Tu as besoin d'un supplément d'instruction que je ne puis te donner pendant que je suis occupée avec toute la classe. » Je pensais que c'était une bonté de sa part, mais son projet était tout différent. Quand tout le monde fut parti et que nous fûmes seuls, elle me fit venir plus près, son coude joua le jeu habituel, ma pine banda, elle pressa davantage dessus, ce qui la fit s'écrier : « — Mon Dieu ! qu'est-ce que tu as de dur dans ton pantalon ? Laisse-moi voir. » Elle me déboutonna, enfonça sa douce main et sortit ma pine. « — Comme

c'est curieux ! Est-ce que c'est toujours ainsi ? »
« — Non, pas toujours. » « — Alors, pourquoi est-ce comme cela maintenant ? » « — Je ne sais pas, mais quelquefois dans vos mouvements, en me donnant mes leçons, votre coude la touche, ce qui la fait devenir dans cet état. » Pendant tout ce temps, elle me maniait la pine d'une manière des plus gentilles et des plus excitantes, ce qui amena rapidement les joies spasmodiques et divines que les mortels peuvent éprouver, mais naturellement avec un résultat simplement nerveux. Ce fut tout ce qu'elle se permit ce jour-là ; elle me fit reboutonner, me disant que c'était très vilain d'encourager une pareille habitude, que je devais être très prudent et ne laisser connaître à personne que je devenais raide et dur.

« Elle continua ainsi pendant un ou deux jours ; mais voyant que je n'avais rien dit à personne, elle voulut exécuter son grand projet. Je fus retenu un jour comme précédemment ; elle m'excita comme d'habitude et sortit bientôt ma pine toute raide. « — Maintenant, me dit-elle, je vais t'initier aux mystères de Vénus, je vois que tu es discret et que je puis me fier à toi ; couche-toi sur ce banc d'école. » Je me couchai ; elle releva ma chemise, mon pantalon était déjà sur mes talons ; elle releva jupons et chemise, elle s'agenouilla à mon côté et se mit à me sucer la pine si délicieusement, que je crus qu'elle allait éclater. Elle se releva alors, m'enjamba, releva ses jupons jusqu'au ventre et me montra, à ma grande stupéfaction,

une immense masse de poils qui couvraient tout le bas de son ventre. Guidant ma pine à l'entrée de son con, elle engloutit graduellement le petit objet en laissant tomber son corps dessus. Je sentis au commencement une peine assez aiguë et ma pine se ramollit à moitié, mais regagna rapidement sa première raideur par le plaisir qu'elle me procura par ses mouvements de va-et-vient. Je jouis comme précédemment dans un paroxysme de jouissances célestes : elle aussi déchargea, car je sentis parfaitement un flot de chaud liquide inonder ma pine. Elle me tint étroitement pressé où j'étais, et par les pressions de son con, me rendit rapidement toute ma raideur et il s'ensuivit une seconde jouissance.

« A ce moment, je perdis tout à fait connaissance. Après avoir repris mes sens, je m'aperçus en me relevant que ma pine et mes couilles étaient mouillées et couvertes de sang : je me mis à pleurer, car la vue du sang m'effrayait beaucoup étant enfant : elle m'essuya complètement et décalotta la tête de ma pine pour essuyer sous la peau : mais ce mouvement me fit mal et un jet de sang sortit en même temps. Elle fit son possible pour me retenir pendant qu'elle allait chercher de l'eau chaude, qui devait, disait-elle, tout remettre en état : mais j'étais trop effrayé et je me sauvai à la maison en pleurant tout le long du chemin, et, comme un garçon stupide et ignorant, je cherchai ma mère et lui raconta tout ce que la sœur Bridget m'avait fait, lui montrant en même temps combien

elle avait fait du mal à ma pine. Ma mère, furieuse, courut de suite à l'école où habitait la sœur Bridget dans une chambre sur le derrière, la réprimanda vertement, et dans sa fureur le fit savoir à tout le monde, de sorte que la pauvre femme perdit tous ses élèves et fut réduite à la mendicité.

Cependant un jeune comte du voisinage qui avait fait tout son possible pour la posséder, lui persuada alors d'accepter sa protection ; elle eut la sagesse de se faire allouer une pension inaliénable, de manière à être à l'abri d'un futur abandon. Quant à moi, je regrettai bientôt la stupidité de ma conduite. Aussitôt que la petite blessure de ma pine fut guérie, mon imagination se rappela le plaisir qu'elle m'avait donné en pelotant et suçant ma pine ainsi que les jouissances spasmodiques qu'elle m'avait fait éprouver dans son con, mais, hélas ! c'était trop tard.

« Cependant je connaissais maintenant le véritable usage de la pine, et nos servantes ainsi que les filles des paysans des environs qui connaissaient mon histoire avec la nonne me donnèrent des encouragements, et je les foutais de partout, dans les champs, derrière les buissons, sous les arbres, dans les écuries ou les greniers, et je m'en payai ainsi pendant tout un an. Mais à la fin je fus surpris par son père, qui m'envoya au collège de Savone.

Les Deux Soeurs.

J'étais depuis un mois locataire de monsieur Nichols, lorsque la sœur de Jane arriva. C'était une femme bien plus belle que Jane, de larges épaules, une poitrine rebondie et ferme, n'ayant pas souffert de son accident, comme je pus m'en convaincre quelques jours après, car elle n'avait pas allaité son enfant. Ses hanches étaient très prononcées et elle avait un cul superbe. D'un tempérament très passionné, elle devint de plus en plus lascive quand elle eut tâté de l'énorme pine que je possède, et elle fut une des meilleures fouteuses que j'aie jamais rencontrées. Son casse-noisette

était aussi puissant presque que celui de ma tante.

Jane était blonde, Anne était brune, avec des cheveux et des poils du cul très noirs, une fente très longue, mais avec un tout petit trou et, au-dessus, un superbe mont de Vénus très prononcé et tout couvert d'une épaisse forêt de poils. Son clitoris était large et raide, mais très court. Elle devint aussi très friande de se faire foutre dans le cul et aimait spécialement à ce que j'y décharge dedans. C'était un peu pour éviter qu'il ne lui arrive un deuxième « accident ».

A son arrivée, Jane eut une très grande peur de voir notre intimité découverte par elle, et nous prenions toutes les précautions, quoiqu'au fond du cœur je désirasse que cela arrive, car, comme elle me servait à l'occasion, j'étais devenu très avide de posséder ses charmes qui, quoique cachés, ne m'en excitaient que davantage. Chaque fois qu'elle entraient seule chez moi, je lui faisais des compliments de son corps superbe ; mais, comme Jane était toujours autour de nous, je m'en tenais aux compliments.

Un matin, j'entendis monsieur Nichols dire à Jane de mettre son chapeau pour aller faire une commission dans Oxford Street. Je me doutais qu'Anne allait alors me servir et, ne courant pas le risque d'être dérangé par Jane, je me déterminai de suite à brusquer le dénouement.

Nous étions devenus de bons amis et quand elle eut apporté à déjeuner je la priai de m'aider à mettre mon habit, ce qu'elle fit avec plaisir ; je la

remerciai et, lui passant un bras autour de la taille, je l'attirai à moi et l'embrassai.

— Halla ! dit-elle, qu'est-ce que ça veut dire ?

Mais elle n'essaya pas de se retirer, aussi, lui donnant un nouveau baiser, je lui dis qu'elle était une magnifique femme et qu'elle m'excitait énormément.

Je tenais une de ses mains et, avant qu'elle pût se douter de ce que j'allais faire, je la plaçai sur ma pine qui pointait au travers de mon pantalon, comme si elle allait le déchirer. Elle ne put s'empêcher de la serrer en s'écriant :

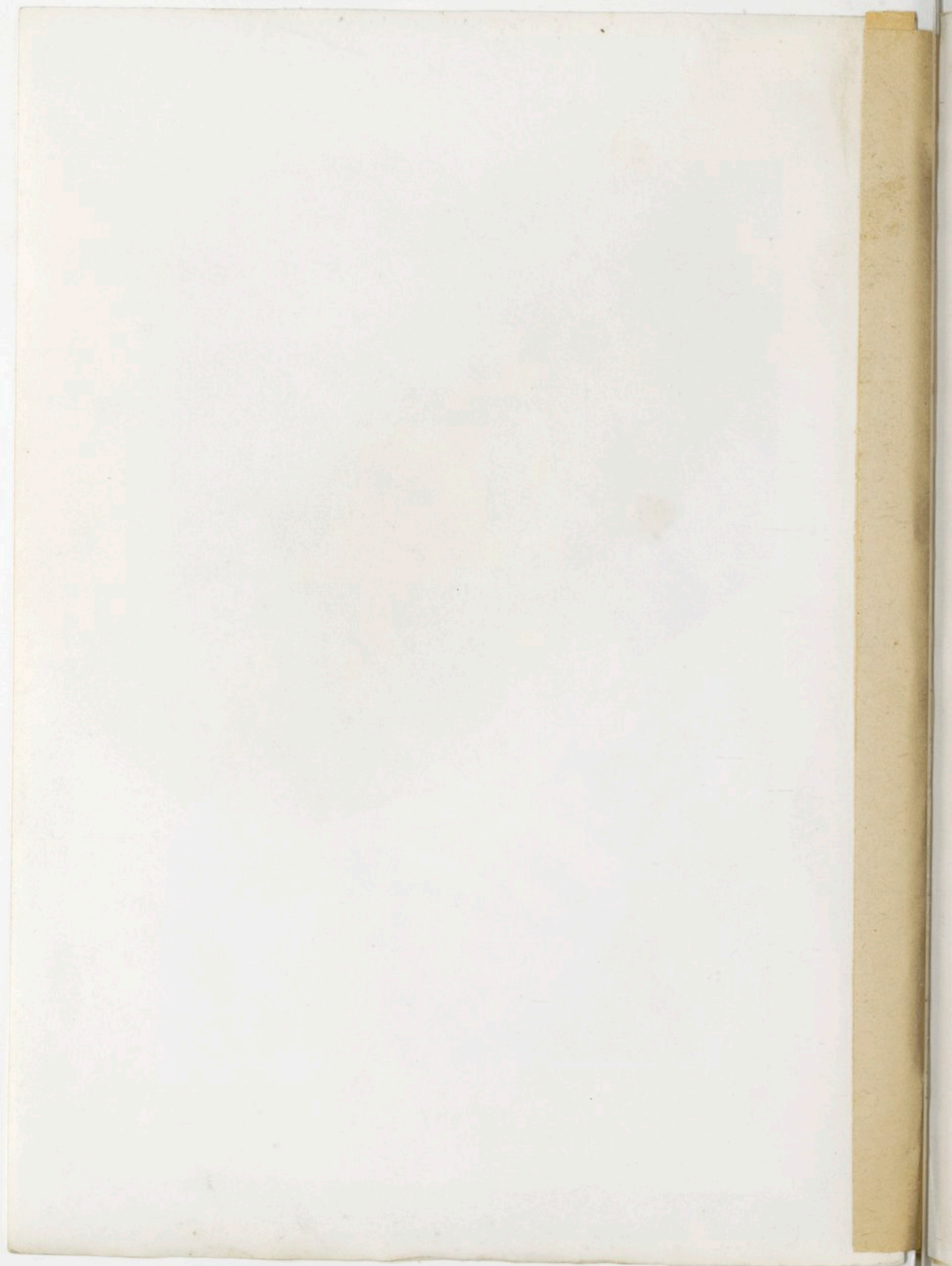
— Seigneur Jésus ! Quelle énorme affaire vous avez !

Sa figure s'enflamma, ses yeux brillèrent du feu de la luxure, elle essaya de la prendre tout à fait.

— Arrête, lui dis-je, je vais te la mettre dans la main dans son état de pure nature.

Je déboutonnai ma braguette et ma pine frémissante sauta hors de mon pantalon ; elle s'en saisit de suite, la regarda amoureusement et la serra gentiment. Elle devenait évidemment de plus en plus excitée, aussi je lui proposai de suite de la foutre ; mais pensant qu'il valait mieux être très franc et la mettre à son aise, je lui dis que je connaissais l'« accident » qui lui était arrivé, mais que, si elle voulait se laisser enfiler, je lui promettais, sur mon honneur, de ne pas décharger dedans et d'enlever ainsi toute chance de lui faire enfler le ventre.





— Puis-je me fier à vous, dit-elle ?

— En toute sûreté, ma chère.

— Alors, vous pouvez me la mettre, mais, auparavant, laissez-moi embrasser cet objet chéri.

Se courbant alors, elle l'embrassa avec passion et, en même temps, elle frissonna avec plaisir à la suite d'une copieuse décharge, que lui avait occasionné la vue et le toucher de cette énorme saucisse. Elle poussa deux ou trois « oh ! » et me menant vers lit en me tenant toujours par la pine, elle s'y coucha à la renverse en relevant tous ses jupons.

Je pus alors jouir de la vue de son con dans toute la magnificence de sa longueur et de sa fourrure. Je tombai à genoux et collai mes lèvres à cette entrée humide, car elle était une de celles qui déchargent toujours très copieusement ; son con avait une odeur délicieuse de foutre ; le sien était très épais et très gluant pour une femme. Je léchai son clitoris, la rendant absolument folle de désirs ; aussi s'écria-t-elle :

— Oh ! mets-moi ton immense pine, mais rappelle-toi ta promesse.

J'approchai ma pine de ce con bien fendu, avec des lèvres larges et saillantes ; je pensai, quoique très grosse, que je pouvais très facilement y glisser ma pine d'un seul coup jusqu'au-dessous de la tête ; aussi on peut imaginer ma surprise de trouver la plus petite et la plus étroite entrée du vagin que j'aie jamais rencontrée : ce fut vraiment avec

la plus grande difficulté que je pus opérer l'introduction ; j'en avais eu beaucoup moins avec sa jeune sœur dont le con ne paraissait pas aussi largement fendu. Je me sentis aussi étroitement serré que la première fois que j'enfilai Ellen. Tout étroit que c'était, elle n'en ressentait pas moins un plaisir délicieux ; elle se mit de suite à manœuvrer ses fesses, et elle était réellement une des fouteuses les plus voluptueuses et les plus lascives que j'aie pu rencontrer pendant toutes mes expériences, qui ont été très nombreuses.

En la branlant et la foutant, je la fis décharger six fois avant de retirer subitement ma pine dont je pressai la tête entre ses lèvres et mon propre ventre pour décharger en dehors. Peu de temps après, je bandai à nouveau et, cette fois-ci, après avoir déchargé aussi souvent que la première fois, car elle était affreusement voluptueuse, elle se glissa de dessous moi subitement quand je déconai et, saisissant ma pine d'une main, se baissa, prit la tête entre ses lèvres et me fit rapidement couler un torrent de foutre dans sa bouche ; elle avala tout, tout en continuant à sucer, à ma plus grande joie.

Nous aurions certainement tiré un troisième coup si elle n'avait pas été obligée de descendre rejoindre sa tante.

Je déjeunai et sonnai à nouveau. Nous eûmes encore une délicieuse fouterie et une quatrième quand elle vint faire le lit et apporter de l'eau. Cette fois-ci je la priai de se mettre à genoux

sur le sofa, afin que je puisse voir son magnifique cul et, quand je déconnerais, je lui montrerais un moyen de continuer le plaisir pour nous deux.

Aussi, après l'avoir foutue par derrière et l'avoir fait décharger plusieurs fois, je déconnai et, passant ma pine entre les lèvres de son con contre son clitoris où je lui fis continuer ses mouvements de va-et-vient, ce qui la fit encore décharger en même temps que moi, qui inondai son ventre de foutre. Elle déclara que c'était presque aussi bon que dedans.

Je lui proposai ensuite d'enfoncer un peu la tête dans son trou du cul, juste assez pour pouvoir décharger dedans.

Elle consentit avec une certaine répugnance d'abord, mais par la suite, non seulement elle laissait entrer la tête, mais elle exigeait que je lui enfille toute la pine, ce qui la faisait énormément jouir. Généralement c'était toujours là que je faisais la décharge du premier coup, mais le second se tirait toujours entièrement dans son cul ; aussi elle devint bientôt une « enculeuse » de première force.

Les deux sœurs s'aperçurent bientôt que je les foutais toutes les deux, aussi il arriva qu'elles descendaient doucement de leur chambre où elles couchaient toutes deux dans le même lit, pour venir me trouver et jouir de délicieuses fouteries et d'un double gamahuchage.

Anne baisait plus voluptueusement et plus las-

civement, mais la petite Jane avait un certain charme de jeunesse et de fraîcheur qui me la faisait souvent préférer à Anne.

Nous continuâmes ainsi pendant plusieurs semaines, jusqu'au moment où l'habitude leur fit négliger certaines précautions relatives au bruit.

La tante, quand elle n'avait pas de locataire pour occuper la chambre, couchait au-dessus de nous, et un matin, étant réveillée, quoiqu'il fût à peine jour, elle entendit nos voix, descendit et me surprit en train de foutre Anne et de gamahucher Jane qui se tenait devant elle en présentant son con à ma langue amoureuse. Un cri d'exclamation de la tante nous fit tous lever instantanément.

— Allez vous coucher, misérables coquines !

Elles s'enfuirent sans un moment d'hésitation.

Madame Nichols commença alors à me réprimander sur l'infamie de ma conduite. Je m'approchai de la porte comme pour prendre ma chemise, car j'étais entièrement nu, je fermai la porte à clef, je revins alors vers madame Nichols qui avait apparemment oublié qu'elle n'avait sur elle qu'une courte chemise, qui, non seulement laissait voir des tétons larges, blancs et fermes, mais n'arrivant qu'au milieu des jambes, découvrait des jambes remarquablement bien faites, des petits genoux, laissant deviner, en les indiquant légèrement, que dessous se trouvaient de fort belles cuisses.

Comme j'avais été interrompu au milieu d'un coup, j'avais encore ma pine dressée et affreuse-

ment raide, car j'étais excité aussi par les beautés que madame Nichols me montrait si inconsciemment ; m'approchant d'elle, je la saisis à la ceinture par derrière, la poussai en avant, et avant qu'elle pût comprendre ce qui lui arrivait, je l'avais courbée sur le bord du lit où je découvris son cul magnifique, et m'enfonçai ensuite dans son con jusqu'aux couilles.

Elle cria à l'assassin, mais comme personne ne pouvait entendre, excepté les nièces, je savais que je ne serais pas interrompu. Je continuai à la foutre malgré ses cris, et passant ma main autour de sa taille, je lui chatouillai avec le doigt son clitoris qui se dressa dans des proportions superbes. Ma grosse pine, aidée du branlage du clitoris, produisit son effet naturel ; malgré elle, elle se mit à jouir. Je sentis les serrements de son con et m'aperçus que ses passions étaient enflammées.

Au lieu de continuer à résister, elle se mit à crier par saccades : « Oh ! oh ! » Elle respirait bruyamment et tortillait son splendide cul avec une grande volupté, et au moment où je déchargeais, elle aussi fut prise de l'extase finale de la volupté. Elle demeura palpitante, enfilée par ma grosse pine qui n'avait pas débandé. Je recommençai un mouvement lent, elle ne fit aucune résistance, se contentant de crier : « Oh ! cher ! oh ! cher ! » comme si elle ne pouvait s'empêcher de jouir, malgré tous ses regrets. Cependant, à la fin, elle dit :

— Oh ! quel homme vous êtes, monsieur Ro-

berts ; c'est bien mal à vous d'agir ainsi, mais je ne puis m'empêcher de jouir. Voilà des années que je n'ai pas éprouvé pareille chose, mais vous me l'avez si bien mis que je ne désire qu'une chose, c'est que vous recommenciez. Changeons de position.

— Je veux bien, mais il faut que vous quittiez cette chemise gênante ou je ne déconne pas.

Comme sa lubricité était alors excitée, elle ne fit aucune objection, aussi je déconnai et nous nous tîmes debout ; elle passa sa chemise par-dessus sa tête et elle étala des formes bien plus belles que je n'aurais cru.

— Ma chère madame Nichols, quelles admirables formes vous possédez ! Laissez-moi vous serrer dans mes bras.

Elle le fit sans répugnance, se trouvant flattée par mes compliments. D'une main elle s'empara de ma pine, me serrant tendrement contre elle de son autre bras, pendant que je caressais d'une main son cul magnifique et de l'autre je pelotais une paire de tétons aussi durs et aussi fermes que ceux d'une jeunesse de dix-huit ans. Nos bouches se rencontrèrent dans un baiser passionné et nos langues se cherchèrent.

Alors elle dit :

— Vous m'avez rendue bien vilaine, aussi laissez-moi m'enfiler encore cette chère et monstrueuse pine.

Je répondis que je devais d'abord admirer ses beautés, spécialement son énorme et ravissant der-

rière. Elle se tourna elle-même de tous côtés, heureuse de voir que je l'admirais avec conviction.

Elle s'étendit alors sur le dos, écartant bien les cuisses, et m'appela pour monter sur elle et l'enfiler.

— Il faut d'abord que j'embrasse ce magnifique con et suce ce superbe clitoris.

Son mont de Vénus était couvert de poils épais, soyeux et de couleur marron ; son con était large avec de grandes lèvres épaisses entièrement couvertes de poils de chaque côté. Son clitoris sortait raide et rouge d'au moins trois pouces de long ; je le pris dans ma bouche, le suçai et branlai son con avec mes doigts qui entrèrent avec la plus grande aisance, mais qui furent étroitement serrés aussitôt qu'ils eurent pénétré ; je suçai et branlai jusqu'à ce qu'elle déchargeât en poussant des cris de voluptés. Je continuai de sucer et de l'exciter, ce qui la fit bientôt crier :

— Oh ! cher monsieur, venez et enfoncez votre énorme pine dans mon con avide et qui n'en peut plus.

Je lui sautai dessus et la lui introduisis jusqu'à ce que nos poils se frottassent les uns contre les autres. Elle me tint serré contre elle pendant une minute, puis elle commença à manœuvrer du cul comme une bacchante sauvage en poussant des exclamations voluptueuses et ordurières.

— Enfonce-moi bien ta grosse pine ! plus vite ! plus fort ! oh ! tu me fais mourir de bonheur !

Elle connaissait à fond l'art de foutre, me pro-

cura un plaisir exquis et, je puis ajouter, me prouva par la suite être une femme connaissant les grandes variétés de jouir, et elle devint une de mes plus ferventes admiratrices.

Notre intimité dura pendant des années, car l'âge, comme le bon vin, ne faisait que la rendre encore meilleure. Son mari n'était pas un mauvais fouteur, mais comme il n'avait qu'un petit vit, il n'avait jamais excité ses passions comme je le faisais avec ma grosse andouille.

Pour cette première, nous tirâmes encore trois coups dont elle parut jouir de plus en plus.

Comme j'avais auparavant pas mal foutu les nièces, ma pine à la fin refusa de bander et d'opérer. Je fus obligé de m'arrêter de la foutre, mais je la gamahuchai encore une fois après l'avoir fait poser pour admirer son corps si merveilleusement beau et bien conservé. Elle suçait longtemps ma pine sans arriver à la faire dresser.

Nous nous séparâmes enfin, mais non sans qu'elle m'eût promis de venir coucher avec moi la nuit prochaine, et je puis assurer que ce fut une magnifique nuit.

J'eus la plus grande difficulté pour l'amener à me laisser continuer à jouir de ses nièces, mais elle y consentit et je passais une nuit avec la tante et une nuit avec les nièces.

Fin



